

sement cette ardeur diminua par la suite, et l'on vit plusieurs transfuges quitter les rangs, et passer, qui au jeu de balle, qui à la glissade. Cependant la petite armée réunie présentait un aspect assez belliqueux et était remarquable surtout en ce qu'on avait su y réunir les tactiques ancienne et moderne ; en effet, les simples soldats portaient le fusil, tandis que les chefs étaient armés à la Bayard, et avaient la tête ombragée de panaches énormes, dont celui du général surpassait, je parie, en dimension, tout ce que vous pouvez vous figurer en fait d'aigrette.

Pendant que l'armée s'organisait, il se passa un fait d'armes, que je croirais injuste de ne pas enregistrer.—Un bataillon s'exerçait assidûment dans un coin de la cour, lorsqu'il fut tout-à-coup assailli par un personnage bien connu dans le département culinaire, et qui fit pleuvoir sur les officiers et soldats, sans distinction, une grêle de traits. . . . d'ironie. On riposta en le couchant en joue ; mais on avait affaire à un vétéran accoutumé au FEU ; voyant alors que les menaces restaient sans effet, on jeta les fusils et on eut recours aux pelottes de neige. Une action très-vive s'en suivit, mais l'ennemi battit en retraite lorsque les corps de réserve arrivèrent au secours de leurs confrères.

Le combat terminé, on se remit un peu, puis la procession se forma, et l'on procéda au lieu où le canon avait été mis en attendant qu'il fût transporté à l'antique Secrétariat, que ces archives d'un nouveau genre devaient transformer en un musée d'artillerie. Ce fut à ce moment que tous les regards furent attirés par l'apparition de deux personnages assez remarquables. L'un, couvert d'un manteau, à la Louis XIII, portait un couvre-chef qui aurait pu appartenir à Kondiaronk, et représentait assez bien un cacique mexicain ; l'autre était revêtu d'une cotte d'armes, et appuyé sur une antique lame, avait l'air d'un vieux chevalier, miné par les fatigues et les combats. C'étaient les deux orateurs du jour qui venaient se joindre au cortège. Ils furent accueillis avec enthousiasme, et l'on se mit aussitôt en marche. On traversa la cour, et l'on s'engagea dans les corridors, où certes, les muses durent s'effrayer en voyant passer cette multitude armée de fusils. . . . de bois ; quoiqu'il en soit, après les haltes et les pauses nécessaires, on déboucha sur la place du rendez-vous.

Je trouvai ici le coup d'œil presque magnifique : une foule nombreuse, les armes des soldats, les plumets des officiers, les étendards déployés, et au milieu de tout cela un vieux canon gisant sur un affût brisé ; il y avait de la matière brute pour un poème épique ; mais je n'eus pas le temps de

faire de longues réflexions, car les orateurs ne se firent pas attendre. Le premier parla des efforts héroïques de ceux qui jetèrent les fondements de la nationalité canadienne : *Tanta molis erat Canadensem condere gentem* ; il dépeignit la bravoure de ceux qui soutinrent cette nationalité, et au premier rang de ces défenseurs, il montra les écoliers. Les exemples qu'il amena à la preuve de ce qu'il avançait étaient, sans doute, heureux, mais il faudrait une éloquence comme celle de l'orateur pour les faire valoir, et j'aime mieux les passer sous silence. Le second avait un défaut assez ordinaire aux orateurs de nos jours, celui de ne pas savoir se borner dans ses citations ; c'est ainsi qu'en citant des exemples tirés de Villemeureux, il donnait en même temps la règle de grammaire dont les textes étaient l'application. En somme ces discours furent goûtés, et on se dispersa après avoir témoigné sa satisfaction en poussant trois hourrahs, comme cela doit toujours se faire dans tout pays fidèle, soumis à la domination anglaise.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Les hostilités sont commencées, et malheureusement pour l'Espagne, les débuts de ses héros n'ont pas été heureux. Un journal anglais de Gibraltar annonce que dans une action qui a eu lieu le 25 du mois dernier, les troupes Espagnoles avaient essuyé de grandes pertes, et que trois bataillons avaient été horriblement décimés dans un combat corps à corps avec les Maures. On dit que depuis le commencement de la guerre l'armée Espagnole a perdu plus de 600 hommes. Les dernières nouvelles sont plus favorables à l'Espagne. Les dépêches du Général O'Donnell annoncent qu'il a livré une nouvelle bataille aux Maures le 5 Décembre, et qu'il leur a tué 500 hommes et blessé 4,500.

Le grand congrès Européen doit se réunir à Paris le 5 Janvier. Le gouvernement Anglais, après s'être fait prier un peu longtemps, a enfin accepté l'invitation qui lui a été adressée de prendre part au congrès. Lord Conoley, premier plénipotentiaire de la Grande Bretagne, sera chargé d'y faire valoir les vues de son gouvernement. La Sardaigne voulait se faire représenter par M. de Cavour, mais le gouvernement français a fait prier Victor-Emmanuel de changer cette nomination.

Le *Propagateur Catholique* donne d'intéressantes nouvelles du Mexique. Le parti rebelle est battu sur tous les points, et l'impie et traître Juarez est refoulé dans *Vera-Cruz*. On s'attend de jour en jour à voir les troupes du gouvernement

marcher sur cette ville et chasser la révolution de son dernier asile. Le président Miramon agit avec beaucoup de sagesse et de courage. A la tête de 300 hommes il vient de battre quatre des principaux chefs du parti démagogique, et de leur enlever toute leur artillerie et leurs bagages. Partout le peuple des villes et des provinces reçoit les soldats du gouvernement comme des libérateurs.

On a trouvé dernièrement dans un des tombeaux des souverains en Egypte une boîte de bijoux ayant sans doute appartenu à une reine. Le dessin et le travail des objets qu'elle renferme sont d'une beauté qui ne saurait être surpassée par les artistes de nos jours. Les objets qui offrent le plus d'intérêts sont une couronne d'or, et une chaîne également d'or de six pieds de longueur et un vase renfermant un portrait. Cette boîte a été apportée à Paris, où elle excite beaucoup la curiosité.

PREMIERS.

RHÉTORIQUE.

H. Pâquet et Bégin, en version latine.

SECONDE.

A. Gosselin, en amplification.

TROISIÈME.

F. X. Couillard, en vers latins.

QUATRIÈME.

F. Moreau, en vers latins.

CINQUIÈME.

A. Papineau, en thème latin et Charles Gingras, en anglais.

SEPTIÈME.

L. Latulippe, en leçons.

HUITIÈME.

C. Maguire, A. L. McDougall, et A. Turcotte, en français.

CORRESPONDANCE.

JEAN REBOUL.

Parmi les littérateurs qui honorent notre siècle, il en est un qui attire particulièrement notre attention, c'est le poète Jean Reboul, boulanger à Nîmes. Jean Reboul n'est pas à comparer aux grands poètes du XVII^{me} siècle ; il n'est qu'une *bluette* quand on songe à Racine. Il naquit en 1796. Son père qui était serrurier, s'acquiesça une honnête aisance : il plaça son fils dans une école élémentaire de Nîmes, où il désirait le voir puiser une éducation convenable à son état. A l'âge de treize ans, Reboul fut employé à transcrire chez un avoué ; mais le métier de copiste lui plaisait fort peu, et c'est ce qui lui fit embrasser l'état de boulanger, après la mort de son père.

Des malheurs de famille le dégoutèrent de la société, et ses moments de loisir furent consacrés tout entiers à la lecture. Son instinct poétique s'éveilla et se manifesta bientôt par plusieurs productions.